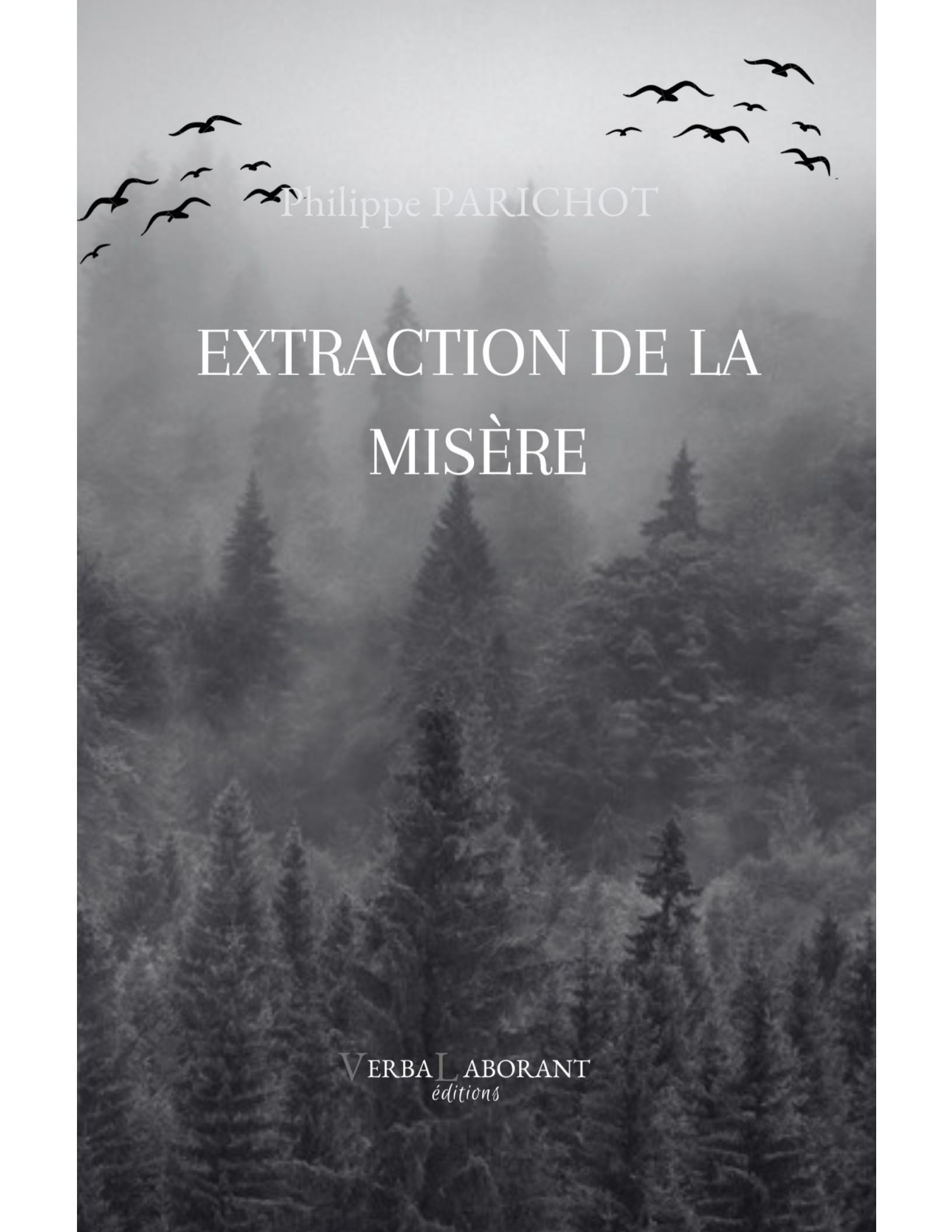


A black and white photograph of a dense evergreen forest, likely a spruce or fir forest, with many trees visible. The sky is visible at the top, and several birds are flying in it. The text is overlaid on the image.

Philippe PARICHOT

EXTRACTION DE LA MISÈRE

VERBALABORANT
éditions

Philippe Parichot

Extraction de la misère

© Philippe Parichot, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6260-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La terre avait des versants fertiles en princes et en artistes, et la descendance
et la race nous poussaient au crime et au deuil. »

Arthur Rimbaud, Illuminations.

AVERTISSEMENT

C'est un bien étrange texte que je propose de lire ici.

Et j'ai éprouvé, avant de vous le laisser consulter, d'abord de manière superficielle, probablement, puis peut-être de manière plus soutenue, de le présenter un peu. Cet avertissement n'est pas de pure forme.

EXTRACTION DE LA MISÈRE n'appartient à aucun genre, il pose d'emblée une vieille question de fond qui affecte tous les livres : c'est quoi ? Et la question afférente. Comment le lire ? Ce n'est pas un roman puisque c'est ma vie, ce n'est pas ma vie puisque c'est celle de mes ancêtres. Ce n'est pas de l'histoire au sens traditionnel du terme, c'est bien trop subjectif, trop nourri d'imaginaire, mais j'ai lu de nombreux livres d'histoire avant d'écrire ces lignes, et au fond je ne parle que d'histoire. De notre histoire, collective, celle du peuple français, des petites gens, et plus précisément celle mes ancêtres, de ceux qui sont nés avant moi, vers 1900, dans un petit village à l'ouest de la ville d'Epinal et à la recherche desquels je suis allé un soir, comme on pêche à la ligne, ou comme on retire un seau d'un puits.

C'est un document. Un témoignage aussi sincère que possible sur l'histoire récente de la France, ce beau pays d'Europe Occidentale.

C'est un travail d'extrême précision, il est à peu près intraduisible. Il n'y a pas une virgule qui n'ait été goûtée, de forme de lettres entendue pour son charme, son goût, d'espace entre les paragraphes qui ne soit important et produit du sens. Pour moi c'est de la peinture. Mais tout ceci est si involontairement construit, fait, surfait, construit malgré moi par le langage en tant qu'il est structure, et les souvenirs en tant qu'ils sont déjà des choix, en un mot, « romancé », que ce pourrait bien être un de ces innombrables romans qui inondent l'industrie mondiale de la Littérature et se font passer pour la vraie vie. Moi qui cherche la

vérité. Moi qui exècre les affabulations. C'est atterrant. Mais ce n'est pas grave car c'est justement le goût aigre de la terre de France, de sa langue élégante et fade, de la poussière qu'on mord quand on n'est rien, que je veux donner. Le goût atroce de la pauvreté qui lui n'est pas particulièrement français, il est universel. Pour l'immense majorité des humains sur cette terre, la misère c'est le quotidien, et pour beaucoup d'autres, ce n'est pas un si vieux souvenir.

Dire la vérité de la misère, ce n'est pas simple. C'est bien beau de vouloir dire la vérité, mais encore faut-il la connaître ! On sait que nous sommes censés la dire, et toute. La belle affaire... Mais la saurions-nous, en aurait-t-on le droit ? Pas sûr du tout non plus ! Notre siècle de transition est très sensible quand il s'agit des livres. Il faut les entourer de mille précautions, et plus encore dans le cas de mon texte qui touche au plus grave, le passage du Temps, et égratigne au passage un point de dogme du sacré de notre époque : la représentation des femmes. Il n'y a pas à s'offusquer. C'est sans doute un trait culturel que ce travail de la censure, comme l'usage des vêtements ou le commerce des épices, c'est le fait de toutes les civilisations et on ne saurait s'en plaindre exclusivement, un livre est toujours un événement social. Il est tout à fait normal que la production du symbolique soit sous surveillance et il n'y a que les naïfs qui puissent imaginer une subversion sans loi. Pourtant je me suis posé la question et je ne suis pas sûr de m'être autorisé à tout dire.

Dans l'état actuel des choses, de ce livre très composé que je propose à votre lecture, on peut juste dire que c'est écrit. Et qu'il est question de l'Est, du Nord-Est de la France très exactement, du pays de mes aïeux, car grosso modo, depuis 5 siècles, dans un rayon de 300 kilomètres, nous sommes du coin. De cette partie frontalière du Monde aux confins de l'Allemagne recomposée et de la Suisse, cette confédération Helvétique assise au milieu de l'Europe sur son pactole. Le premier titre du livre était « écrits sur l'Est » ce qui reste imprécis.

EXTRACTION DE LA MISÈRE n'est pas sans humour, - je l'écris tout de suite car ce n'est pas toujours évident - on peut s'y tromper ; c'est aussi un livre pour en rire. De ce rire un peu sardonique, qui est celui du torturé et qui était celui de mon père. D'un rire plus large et plus franc à d'autres moments, d'un rire plus heureux, le mien. En dépit des apparences du titre, et du contenu terrible du livre, ces descriptions d'un enfer ancien au pays des femmes en blouse et des hommes en salopettes de coton bleu, je ne me plains pas du tout de mon sort. Pas de misérabilisme apitoyé. J'ai essayé d'y mettre plus de rose que de névrose, et

si parfois je peux donner la sensation d'une lamentation c'est tout simplement que la souffrance a gagné et que je n'ai pas toujours réussi.

C'est assez premier degré. Nous sommes loin de Dante, et de ses trois niveaux de lecture, nous sommes bien au 21^{ème} siècle, temps direct, primitif, pré-historique malgré sa passion revendiquée pour l'Histoire, où l'évidence transparente du cinéma finit de brûler les cerveaux et d'abrutir les pensées. J'aurais voulu donner à mon texte davantage d'esprit mais j'ai craint d'être incompris et de me retrouver tout seul ; - et nous sommes tous bien assez seuls comme ça. Quiconque a vécu 5 minutes le sait, Il faut savoir aussi être bête, stupide, dans la vie, par délicatesse, pour des raisons de sociabilité élémentaire. Nous y arrivons d'ailleurs tous assez bien. L'important est que ça ne se voit pas, sinon c'est offensant, mais nul n'est obligé d'être toujours intelligent, même dans un livre. Dans mon cas je n'irai pas jusqu'à feindre la sottise, à inventer un narrateur imbécile, comme c'est la mode. La pesanteur de la phrase assertive suffira à créer du lien sans avoir besoin de mépriser qui me lit. Un ouvrage est toujours fait, pour moitié, par son lecteur. Aussi, cher lecteur, chère lectrice, n'est-il pas interdit de voir un peu plus loin que le bout de son nez. Plusieurs passages demandent de la distance. Les aspects noirs de ce livre, par exemple, et certains sont très noirs, d'un noir zolien de charbon ou de suie, sont à prendre au deuxième degré, ils n'affectent plus vraiment ma bonne humeur, ou alors rarement, juste par crises. J'ai acté mon origine. Je me suis guéri de ma mémoire.

Mais qui aura assez de légèreté pour le sentir ?

Loin des graves futaies vosgiennes, des bois de sapins noirs et des cours d'eau limpide, loin des pétales lustrés des boutons d'or et des ombelles duveteuses des pissenlits, il fait nuit à Paris. C'est l'hiver. Il serait faux de dire qu'il ne se passe rien puisque « rien » a lieu. Et qu'en France (en langue française) tout tourne autour de ce rien dont la Tour Eiffel est le pivot. L'empalement de la nuit sur le jour. Une certaine qualité de vide. J'ai encore assez de mémoire pour me souvenir qu'hier soir vers 18h, le soir est tombé d'un seul coup, comme un plaid de velours noir. Sans être un de ces grands angoissés qui sont fêrus de science fiction, je sais que tout à l'heure le jour éclatera comme un oeuf et cela suffit à me tempérer et à me sentir moins coupable d'exister, d'être ce je suis. Pour me calmer, je pense à l'éveil jaune des immeubles dans la lumière crémeuse.

Tout ce que je peux dire pour l'instant, c'est que l'obscurité est totale et que la

rue Dulong, à Paris, dans le XVIIème arrondissement, est nue, d'une nudité presque atroce. Et le silence. Car de nos jours la nuit, les villes du Monde Occidental, même des grandes villes comme Paris ou Londres ou Los Angeles, sont devenues étrangement silencieuses. Le temps des fêtes collectives est fini, le divertissement est permanent mais la fête impossible. La dernière "party » c'est la guerre et elle n'a plus lieu que de temps en temps, le plus souvent très loin. Désormais tout marche, tout fonctionne. Nous vivons des vies sous contrôle, au coeur protégé du système, avec le devoir de trouver ça formidable.

L'Ennui a vaincu. Passé minuit, quelque chose bascule et se confie avec ferveur à l'inconscient. C'est le sommeil. La nuit, c'est comme si quelque ordinateur avait fait le ménage des flux, géré les trajectoires à coups de probabilités et que l'Ordre était arrivé à cette conclusion : « tous au lit. » Why not ? Je goûte en la devinant cette chape sombre de nuit étendue au dessus de la ville par delà le couvercle mordoré des lumières. Elle n'est ni française ni américaine ni rien du tout, elle est nuit. Elle est sans opinion. Comme la mort. La nuit est comme la mort, elle est étanche à nos soucis et c'est sans doute pourquoi nous nous réveillons parfois, avec cet air hébété. Ce n'est pas son problème. C'est son côté bien élevé à la nuit et c'est pour ça que je l'aime. Peu d'empathie mais au moins elle sait rester à sa place, fidèle à ses habitudes depuis des millénaires. Je sais qu'il a fait nuit aussi sur la campagne lorraine, d'une nuit plus froide, plus directe, mais 2 minutes plus tôt que sur les Batignolles. Ma vie aura tenu dans un décalage de 2 minutes. Pour de vrai, avec conscience, j'aurai vécu deux minutes. Bien moins qu'un éphémère, qui vit deux jours ! Il est vrai sans conscience articulée dans les mots. Les mauvaises esprits diront que la conscience des éphémères c'est davantage que celle de que la plupart de nos contemporains, et ils n'auront peut être pas tort. Le reste est agitation, bruit.

Pour autant qu'il soit possible d'en distinguer l'origine, EXTRACTION DE LA MISÈRE est parti d'un désir et d'un constat. Le désir était celui de parler de « moi » d'une manière un peu juste, le « un peu juste » est le plus important. Qui suis-je ? C'est le « connais-toi toi-même » de Socrate, mais c'est aussi le drame de l'insécurité identitaire qui frappe toute mémoire blessée d'infamie. Le constat, celui du temps qui passe, de la difficulté à retrouver les sensations des temps anciens. On est difficilement lucide mais l'histoire avance et change les situations. Tous les 30 ans c'est une autre affaire, un autre contexte, et je désespérais d'accéder à la conscience de la vie de mes grands-parents. On a les désespoirs qu'on peut. Très vite je suis arrivé à la conclusion que la narration de

mon propre quotidien, - sur le sujet que je me promettais de traiter -, ne présentait aucun intérêt, que si je devais parler de moi c'est malgré moi. Pire, je risquais juste de tomber dans le travers narcissique assez pénible des écrivains de notre époque, et encourager un bavardage hystérique et inutile sur mon « moi ». Les lyres qui n'ont qu'une seule corde sont ennuyeuses. Et avant de proposer la moindre ligne, et Dieu sait si j'ai hésité à proposer ce livre - je me suis souvenu de ces vers de Baudelaire :

N'est-ce pas grand pitié de voir ce bon vivant,

Ce gueux, cet histrion en vacances, ce drôle,

Parce qu'il sait jouer artistement son rôle,

Vouloir intéresser au chant de ses douleurs ?

Le chant de nos douleurs indiffère notre contemporain, tout autant que celui de nos plaisirs. Il est las des émotions des autres, n'éprouvant même plus les siennes qui d'ailleurs n'intéressent personne. Il le dit régulièrement et on ne saurait lui donner tort. On lit partout des histoires de gens qui racontent leur vie, des vies le plus souvent sans intérêt, dépourvues du moindre éclair, exécrablement mal exprimées, et c'est assommant. L'ère Post-Gutenberg est une inondation. Il est devenu trop facile de publier, il suffit d'avoir des amis. Les graphomanes compulsifs n'en finissent plus de décheter des oeuvres complètes assourdissantes, d'une prolixité prodigieuse, où le lecteur fait fonction de poubelle. C'est exécrable. Plus personne n'écoute personne, on se parle à coup de poings.

Objectivement il n'y a plus que la mort des gens connus pour occasionner encore quelques spasmes sincères chez nos contemporains au titre que ce serait la Vérité, l'ultime à laquelle se raccrocher depuis que plus rien n'est vrai. Et encore, c'est un plaisir pour dames. Des massacres, des meurtres, des épidémies. Des décès épisodiques, toujours formidables, rythment le temps. Très vite on tire la chasse. Les deuils durent le temps de le dire. La Mort. Voilà ce qui nous reste pour nous occuper. Elles se pâment, s'étreignent publiquement, elles ont des envolées, jurent leurs grands dieux qu'elles n'ont pas joui. Déblatèrent abominablement. Font des vidéos de nécrologie sur Youtube ou ailleurs, des hommages posthumes que nous regardons en fermant les yeux, comme on jette un voile pudique. Se cachent dans des bavardages. Mais tôt les vagues s'épuisent, viennent clapoter sur la grève mouillée, les laissant plus froides que